



HAL
open science

Profession Visiteur

Sébastien Marot

► **To cite this version:**

Sébastien Marot. Profession Visiteur. John Brinckerhoff Jackson. De la nécessité des ruines et autres sujets, Éditions du Linteau, pp.5-20, 2004. hal-03506003

HAL Id: hal-03506003

<https://hal.science/hal-03506003v1>

Submitted on 11 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JOHN BRINCKERHOFF JACKSON

De la nécessité des ruines
et autres sujets



Profession Visiteur

Si l'on songe au rayonnement considérable de l'œuvre de J. B. Jackson dans les études paysagères anglo-saxonnes, mais aussi au rapport intime que cette œuvre entretient avec la langue, la culture et la géographie françaises, on peut s'étonner que son introduction en France soit si récente. À notre connaissance, ce n'est qu'en 2000, avec le dossier que lui consacre la revue *Le Visiteur*, que les premières traductions de quelques textes, accompagnées d'une série d'essais critiques consacrés à leur auteur, atteignent le public francophone¹. Après *Discovering the Vernacular Landscape*,

1. *Le Visiteur*, n° 5, Société Française des Architectes, été 2000. C'est là que parurent initialement nos traductions de trois textes tirés de *The Necessity for Ruins* (« Learning about Landscapes », « Landscape as Theater » et « How to teach about Landscape ») et qui sont ici reprises. Deux autres traductions des essais introductif et final de *Discovering the Vernacular Landscape* (par Luc Baboulet) complétaient ce choix de textes, accompagné par deux études critiques (Luc Baboulet, « Le territoire, la loi et l'habitude », Jean-Marc Besse, « J. B. Jackson et la géographie humaine ») et par le témoignage d'un proche (Marc Treib, « L'étoffe d'un sage »).

traduit il y a un an à peine¹, *The Necessity for Ruins and Other Topics*, est donc le second des livres de Jackson à paraître en traduction française, et il faut espérer que cette *translation*, en se poursuivant et en s'élargissant, permettra au lectorat européen de méditer, dans toutes ses phases et facettes, la passionnante aventure d'un grand visiteur dans l'épaisseur spatio-temporelle des paysages occidentaux.

John Brinckerhoff Jackson (1909-1996) est un auteur original dont la vie même, sans pourtant qu'on puisse jamais parler d'une vocation consciente, affirmée et sûre de son affaire, paraît rétrospectivement tout entière guidée par la quête de son sujet. En l'occurrence, cette vie qui traverse le siècle est plutôt marquée par l'errance et par une série de « déplacements » qui la découpent en plusieurs vies. Dans la mesure où chacune de ces aventures paraît lui avoir ouvert un point de vue différent sur les réalités du paysage, et parce que tous ces champs et contrechamps se retrouvent en quelque sorte superposés dans son œuvre, il nous paraît utile, en guise d'introduction à son livre le plus autobiographique, de retracer ici, dans ses grandes lignes, ce parcours singulier².

Après une enfance tôt marquée par l'aller-retour entre les États-Unis et l'Europe (né à Dinard, Jackson passera après la Première Guerre mondiale trois années de collège dans une pension internationale en Suisse puis dans une école française), ce sont d'abord les errances de l'apprentissage : un an d'études artistiques dans un collège expé-

1. *A la découverte du paysage vernaculaire*, Arles, Actes-Sud 2003. L'intéressante préface de Jean-Marc Besse et Gilles Tiberghien à ce livre, le plus philosophiquement cohérent de Jackson, a le mérite de situer les thèmes fondamentaux de la pensée jacksonnienne et de suivre leur parcours depuis leur ancrage dans la géographie humaine française jusqu'à leur reformulation à travers l'observation des paysages mobiles de l'Amérique contemporaine.

rimental du Wisconsin, trois ans à Harvard en histoire et littérature américaines, un an d'architecture au *Massachusetts Institute of Technology*, et un an de dessin industriel à Vienne. Rien ne paraît tout à fait retenir le jeune Jackson sinon les habitudes tôt acquises de lire, d'écrire, de dessiner et surtout de s'adonner, plus intensément encore que ses contemporains, au « vain métier de voir divers pays » (Valéry Larbaud). Comme il l'explique dans le texte qui ouvre ce recueil, Jackson c'est d'abord le tourisme élevé au rang des beaux-arts : l'errance programmée, équipée, documentée, une façon de se rendre disponible à tout, un effort pour se fondre dans le décor et se l'assimiler³.

Le jeune Jackson, déjà honnête homme et polyglotte (il parle couramment le français et l'allemand, sans doute aussi un peu d'espagnol et d'italien), était mieux armé que personne pour traverser les étapes du tourisme (cette vaste propédeutique) jusqu'à la lisière de ce qu'il appellera plus tard les *landscape studies*. À l'époque cependant, Jackson est d'abord un jeune homme qui prend les vacances au sérieux, et qui bat la campagne avec une certaine gravité puisque c'est en lecteur de Spengler (et de Mumford) qu'il refait à l'envers, chaque été, le parcours inexorable de la chouette de Minerve. Au cours des deux années pleines (1934-1935) qu'ils passera à sillonner en moto, à partir de Vienne, une Europe Centrale gagnée par l'hitlérisme, il se projette sans doute, explique Helen Horowitz,

2. La meilleure introduction biographique à l'œuvre de Jackson reste la préface d'Helen Horowitz à son anthologie : *John Brinckerhoff Jackson, Landscape in sight*. Nous empruntons à ce texte (« J. B. Jackson and the Discovery of the American Landscape ») l'essentiel des informations qui suivent. Pour d'autres aperçus sur la personnalité « complexe » et la vie de Jackson, on lira avec intérêt les différents essais rassemblés dans « J. B. Jackson and Geography », *Geographical Review*, vol. 88, n° 4, octobre 1998, et en particulier la contribution de Paul F. Starrs, « Brink Jackson and the Realm of the Everyday ».

3. Cf. supra : « A l'école des paysages ».

comme une espèce d'écrivain reporter. Un roman en sortira, *Saints in Summertime*¹, qui ausculte, autour de la tentation paramilitaire, l'emballement cardiaque du vieil Occident. Entre temps, Jackson est rentré en Nouvelle Angleterre et travaille quelques mois à Harvard avant de se décider à changer de vie en migrant cette fois vers le Nouveau Mexique où il s'engage comme cow-boy dans une grande propriété. Se référant plus tard à cette période de sa vie « il disait avoir beaucoup aimé son travail, les randonnées à cheval et la compagnie des autres employés. Il précisait que ce n'était pas par ouverture d'esprit mais parce qu'il avait en lui la fibre de l'ordinaire (*a streak of commonness*) »².

En 1940, comme beaucoup de ses compatriotes, il s'engage dans l'armée comme simple soldat, sans doute pour partie à cause de cette même fibre (« J'ai été heureux dans l'armée. C'est quelque chose qu'il vaut mieux ne pas dire dans la bonne société, mais j'ai adoré l'armée.³ »). Là-bas, sa maîtrise des langues lui vaudra bientôt, après une formation spéciale à Washington, d'être envoyé sur les théâtres d'opération en tant qu'officier de renseignement rattaché aux troupes de combat. Après la campagne de Tunisie puis l'invasion de la Sicile au cours de laquelle il est blessé, il rejoint la 9^e Division en Angleterre et participe au débarquement de Normandie pour, de là, accompagner la longue progression de l'armée américaine jusqu'au Rhin puis en Allemagne même. Jackson est revenu plus tard, dans plusieurs textes, sur cette seconde expérience ou leçon du paysage, mais jamais avec autant de force, peut-être, que dans l'essai introductif du présent livre où il la superpose et la distingue de celle du tou-

1. *Saints in Summertime*, New York, WW. Norton and co, 1938.

2. Helen Horowitz, *op. cit.*, p. XVI

3. in *ibid.* p. XVI

risme. De fait, c'est au cours de cette campagne et pour les besoins de la cause que Jackson se plonge dans l'étude de la cartographie, et qu'il découvre, surtout, les travaux de l'École française de géographie qui compteront si fort pour lui par la suite¹.

Démobilisé en janvier 1946, après s'être occupé quelques mois en France à rédiger des guides touristiques à l'intention des soldats américains, Jackson traverse une nouvelle fois les États-Unis, en jeep, jusqu'au Nouveau Mexique où il se remet à l'élevage mais cette fois en louant à son compte, avec un partenaire, un grand ranch dans la région d'Albuquerque. Un mauvais accident de cheval mettra fin à cette carrière de *ranchero*, en imposant à Jackson une longue convalescence de dix-huit mois au cours de laquelle il semblerait qu'il se soit, à la manière d'un saint Ignace, converti à sa propre passion. C'est en effet pendant cette période que, prenant modèle sur la toute nouvelle *Revue de géographie humaine et d'ethnologie* lancée par Pierre Deffontaines, Jackson forme peu à peu le projet d'une revue analogue mais centrée sur les

1. Parmi les nombreux textes que Jackson a consacrés à cette expérience militaire du paysage, cf. supra « À l'école des paysages », mais aussi « Le paysage vu par le militaire » in *À la découverte du paysage vernaculaire*, p. 243 sqq. Helen Horowitz cite un portrait à la fois pittoresque et instructif du militaire Jackson par le correspondant de guerre Ernie Pyle (tiré de *Brave Men*, New York, 1945) : « Le capitaine John Jackson était un type original dont la mission était elle-même peu commune. Comme il parlait l'allemand, c'était à lui que revenait la tâche d'aller parlementer avec les généraux allemands qui hésitaient à se rendre. (...) Le capitaine Jackson était un homme petit et sombre avec un visage en lame de couteau. Il portait un long trench-coat avec un gros sac à dos et son casque lui couvrait les oreilles, ce qui lui donnait l'apparence d'un soldat russe plutôt qu'américain. Il parlait un français parfait mais disait que son allemand était un peu approximatif. Du reste, il était préférable pour sa mission qu'il ne parlât pas l'allemand trop couramment, car alors les officiers prisonniers l'auraient peut-être pris pour un allemand d'origine et, par dégoût, auraient refusé de lui parler. »

paysages ruraux du Southwest. *Landscape* qui commence à paraître en 1951 est ainsi à l'origine, une revue modeste, d'intérêt soi-disant régional, mais pilotée par un « honnête homme », hybride d'écrivain, d'aventurier et de géographe autodidacte, qui a déjà beaucoup roulé sa bosse. Se faisant tour à tour historien, reporter, critique, traducteur ou simple correspondant, Jackson écrira d'ailleurs, sous toutes sortes de pseudonymes (comme Mallarmé dans *La Dernière mode*) presque tous les articles des premiers numéros. Très vite, la revue abandonne d'ailleurs sa focalisation régionale pour embrasser les réalités du paysage dans toutes leurs dimensions, et constituer ainsi, à la croisée de l'histoire, de la géographie et des sciences sociales, mais aussi de l'urbanisme, de l'architecture et du *landscape design*, un foyer d'échanges, un « commerce » de sciences et d'idées, que nous avons pris l'habitude, depuis, de situer dans la topique sous le nom de *landscape studies*.

De fait, pendant les dix-sept années où il dirige *Landscape*, Jackson organise, à la fois comme rédacteur en chef et comme auteur, une extraordinaire conversation de disciplines et de points de vue autour de cet objet hybride et essentiellement commun qu'est le paysage, jouant dans ce domaine un rôle de passeur qui n'a sans doute pas eu d'équivalent dans tout le xx^e siècle. Parmi les contributeurs que la revue s'attire, malgré son apparence modeste, on trouve aussi bien des botanistes comme Edgar Anderson, des géographes comme Carl Sauer, Clarence Glacken, John Fraser Hart ou Cotton Mather, des historiens et théoriciens de l'urbanisme comme Jean Gottman, Herbert Gans, Lewis Mumford ou Kevin Lynch, des architectes comme Denise Scott Brown (qui a publiquement dit tout ce que *Learning from Las Vegas* devait au grand observateur du paysage vernaculaire américain) et des paysagistes comme Christopher Tunnard ou Lawrence

Halprin, pour ne rien dire de ceux qui, comme Yi Fu Tuan, sont devenus depuis les grandes références des *landscape studies* anglo-saxonnes.

En 1968, lorsque Jackson abandonne la direction de la revue (qui continuera de jouer un rôle actif jusqu'au milieu des années 1990, c'est-à-dire jusqu'à la mort de son fondateur), il a déjà embrayé sur une autre aventure, l'enseignement, qui l'occupera jusqu'à sa retraite académique à la fin des années 1970. Cette carrière pédagogique tardive, qui dure aussi seize années, est elle-même marquée par le déplacement puisque Jackson, qui reste basé dans le Southwest où il s'est construit une maison à La Cienega, un village voisin de Santa Fe, alterne entre des automnes à Harvard, des hivers à Berkeley et toutes sortes d'invitations plus ponctuelles aux quatre coins des États-Unis. Le *visiting professor* est d'abord un *professional visitor*, qui n'effectue pas toujours ses voyages en avion mais bien souvent en voiture, voire en moto.

C'est là encore dans les deux essais qui encadrent *The Necessity for Ruins* (« Learning about Landscapes » et surtout « How to Study the Landscape ») que Jackson est revenu le plus en détail sur cette expérience académique pionnière menée certes dans les saints des saints de l'université américaine, mais comme en marge de leurs programmes. Ces deux textes, écrits alors que Jackson vient juste de prendre sa retraite d'enseignant, constituent à la fois un legs pédagogique de première main et un testament de questions que tous ceux qui se mêlent aujourd'hui d'enseigner le paysage ne manqueront pas de méditer.

Plusieurs anciens étudiants ou collègues qui furent dévoyés par lui vers « l'étude du paysage culturel américain » (titre qu'il avait fini par donner à son cours) ont rendu des hommages émouvants à ce professeur improbable qu'ils venaient écouter dans des salles bondées, qui

leur montrait de mauvaises diapositives de ce qu'ils avaient tous les jours sous les yeux, et qui, dans un savant mélange de profondeur et de décontraction, « paraissait engager avec son auditoire une conversation au coin du feu ».

C'est au cours de cette même période, et alors que Jackson continue de contribuer régulièrement à *Landscape*, que paraissent ses premiers livres : deux recueils d'essais initialement publiés dans la revue et édités par Ervin Zube – *Landscapes* (1970), *Changing Rural Landscapes* (1977) –, et un livre, *American Space : The Centennial Years : 1865-187?* (1972), le seul dans toute la bibliographie jacksonnienne qui ait le caractère d'une monographie ou d'un tableau historiographique homogène.

Les livres que Jackson publiera par la suite, durant les quinze dernières années de sa vie, particulièrement prolifiques, se présenteront tous comme des recueils ou des collections d'essais, même s'il faut distinguer entre ceux qui sont rassemblés « à l'occasion » ou après coup – *The Southern Landscape Tradition in Texas* (1980), *The Essential Landscape : The New Mexico Photographic Survey* (1985) – et ceux qui sont expressément composés comme tels – *The Necessity for Ruins and Other Topics* (1980), *Discovering the Vernacular Landscape* (1984). De ce point de vue, *A Sense of Place, a Sense of Time* (1994), le dernier volume publié par Jackson, occupe une position intermédiaire : celle d'une collection d'essais déjà publiés séparément, mais complétée d'inédits et savamment ordonnée pour permettre une lecture suivie.

Ces années de retraite active au cours desquelles Jackson donne par ailleurs de nombreuses conférences, réalise deux films et contribue à de nombreuses publications et revues (mais plus à *Landscape*) font saillir, dernière poupée russe emboîtée dans les autres, la figure d'une espèce de sage dont Mac Treib a fait un beau portrait :

« John Brinckerhoff Jackson était un homme de grande classe, doué d'immenses talents, et dont la générosité s'exprimait autant par des actes que par des mots. Bien qu'il vécût de façon assez modeste à La Cienega, son statut dans le village était un peu celui du *padrone*. Il prêtait discrètement de l'argent à des gens dont il savait qu'ils ne le lui rendraient jamais. Il avait aussi construit un centre communal et une piscine pour le village, et quand cette dernière vint à se délabrer, il finança sa remise en état. Lorsqu'on lui rendait visite, on rencontrait – presque toujours dans la cuisine, où la vie se concentrait – toutes sortes de gens venus demander un prêt, lui apporter des gâteaux ou des repas, le remercier d'avoir fait entrer un jeune homme au collège, ou même lui proposer d'acheter une télévision ou quelque autre marchandise d'origine douteuse. On l'entendait rarement dire non à ces requêtes (sinon bien sûr à ces objets d'origine douteuse). C'était un authentique philanthrope, qui donnait probablement dans l'après-midi ce qu'il avait gagné le matin même.¹ »

Car au cours de ses dernières années, explique encore Marc Treib « Jackson passait ses matinées à travailler comme jardinier [et de temps en temps comme pompiste d'après d'autres témoignages]. Il portait habituellement un jean et un T-shirt en été, ou bien, en hiver, une veste de flanelle, un pantalon en cuir et un blouson. Il recherchait la compagnie et la conversation des gens qu'il rencontrait au travail ou en faisant ses courses plutôt que celles des professeurs qui le tenaient en si haute estime. Jackson ne présentait pas vraiment l'apparence du chercheur éminent et respecté qu'il était, et beaucoup de ses amis ne comprenaient pas qu'il puisse se consacrer quoti-

1. Marc Treib, « The Measure of Wisdom : John Brinckerhoff Jackson (1909-1996) », *JSAH*, déc. 1996, trad. fr. « L'Étoffe d'un sage », *Le Visiteur* 5.

diennement à ses travaux d'ouvrier. Sans doute ses efforts étaient-ils motivés par le besoin d'être en relation permanente d'une part avec les gens qui constituent la base de la société américaine et d'autre part avec ce paysage culturel américain dont il fut l'un des observateurs les plus attentifs. »

Cette dernière figure paradoxale du *padrone*/ouvrier, qui entre en résonance avec celles du *cow-boy/Ivy League*, du touriste/militaire ou du professeur/motard (et il y en a de plus secrètes¹), signale l'une des qualités rares de l'œuvre de Jackson : la capacité d'entendre simultanément plusieurs langues dans le paysage, la faculté de tenir ensemble, de superposer sans les confondre, plusieurs expériences, plusieurs lectures qui s'éclairent et se contrastent mutuellement, l'habileté, enfin, à naviguer entre ces différentes couches ou syntaxes qui donnent leur épaisseur à la fois matérielle et sociale aux environnements dans lesquels nous évoluons en véhicules eux-mêmes hybrides. Lire Jackson, c'est entrer dans cette superposition d'espaces, de temps et de syntaxes, c'est effectuer sans cesse et dans les deux sens cette translation

1. Parmi les autres facettes du personnage, on peut signaler entre autres son rapport à la communauté gay et son intérêt authentique pour le religieux, lequel transparaît dans son œuvre, par exemple dans l'essai sur « La plantation sacrée en Amérique ». Sur ce dernier aspect, voir Paul F. Starr, « Brink Jackson in the Realm of the Everyday », in *The Geographical Review*, op. cit. : « L'une des choses qui surprenaient les universitaires qui rendaient visite à Jackson à La Cienega, ou qui l'entendaient dans les nombreuses universités où il venait donner des conférences, était ce qu'il faut bien nommer sa piété. Dans un monde académique où même l'étude soi-disant scientifique de la religion tend à être reléguée dans les sciences sociales les plus fourre-tout, et où la foi et ses communautés ne sont qu'à peine évoquées, Brinck Jackson avait les questions religieuses à cœur. Il ne les abordait que rarement dans ses écrits, n'avait rien d'un « bigot » et était fort peu enclin à imposer ses convictions à ses hôtes. Et pourtant, c'était encore une autre facette de sa vie, et sans doute pas la moindre. »

entre les géostructures de l'ancien et du nouveau monde, et essayer tour à tour les optiques ou les métaphores à partir desquelles les paysages ont été successivement envisagés, dans une quête patiente pour identifier celles qui nous permettront de comprendre et d'aimer ceux que nous produisons aujourd'hui.

Jackson, bon lecteur de Foucault, n'a peut-être jamais donné un portrait plus explicite de cette superposition, ou du caractère feuilleté de l'idée de paysage, que dans *Discovering the Vernacular Landscape*, qui s'ouvre par la tentative de ressaisir une définition de la notion, et qui se conclut par un savant délitement de cette dernière en trois régimes à la fois successifs et contemporains : le vernaculaire (ou médiéval), le politique (ou classique) et l'émergent, ce nouveau vernaculaire, particulièrement saillant dans l'Amérique des *strips*, de la route, des *drive-in* et des *mobile dwellings*, et dont notre visiteur professionnel a sans doute été à la fois le premier interprète et le plus brillant avocat. Tout se passe comme si, en 1984, Jackson s'explicitait son propre projet comme une expédition dans l'en deçà et l'au-delà vernaculaires du paysage politique, comme une relativisation généalogiste des cadres physiques et perceptifs que ce paysage politique nous aurait imposés et dont nous serions restés trop longtemps les prisonniers consentants. Ainsi, les derniers essais de Jackson sont presque tous marqués et orientés par cette entreprise de description et d'apologie de ce plasma vernaculaire, sorte de condition plus mobile, plus fluide, plus virtuelle, plus événementielle et plus ordinaire dans laquelle l'essence des paysages, et en particulier de ceux que nous produisons aujourd'hui, serait à chercher.

The Necessity for Ruins est légèrement antérieur à cette relative focalisation, et le concept de vernaculaire, bien que courant sous la plume de Jackson depuis les premiers numéros de *Landscape*, n'y a pas encore tout à fait, sauf

peut-être dans « La Domestication du garage », ni la même portée (ou ubiquité) ni la même charge philosophique. Certes, la visée de dépassement ou de traversée du « paysage politique » (qu'il ne catalogue pas encore comme tel) est déjà bien affirmée dans l'essai central (« Landscape as Theater ») autour duquel s'organise tout le recueil. Jamais Jackson, en identifiant le théâtre comme la métaphore opératoire à partir de laquelle ce paysage politique a été envisagé et produit, n'a aussi clairement insisté sur la nécessité de changer d'optique, ni aussi bien décrit l'état de vacance ou d'expectative dans lequel se trouverait notre époque à cet égard. Du reste, la façon dont il contraste ici le paysage du touriste ou du Baedeker avec celui du militaire, en faisant de ce dernier une sorte de préfiguration spectrale du vernaculaire contemporain, met déjà la puce à l'oreille.

Mais *La Nécessité des ruines* ne fuit pas encore entièrement (au sens perspectif du terme) du côté de cette philosophie du vernaculaire que Jackson essaiera de formuler dans le livre suivant. Les thèses et les sujets (approximativement rangés en ordre chronologique) y sont plus variés, et ces neuf essais ne paraissent pas a priori conspirer à un propos ou une démonstration uniques. De ce point de vue *La Nécessité des ruines* rappelle encore le Jackson de *Landscape*, capable de balayer toutes sortes de *topics* en adoptant successivement les tons respectifs du géographe culturaliste, de l'historien des idées ou des représentations, du philosophe ou de l'observateur attentif. Du reste, les deux seuls essais du livre à être des « reprises » (« La Domestication du garage » et « Le Paysage comme théâtre ») sont justement les deux ultimes contributions de Jackson à la revue qu'il avait fondée¹. Pourtant, on

1. Les deux essais parurent respectivement dans *Landscape* 20, n° 2 (hiver 1976) et dans *Landscape* 23, n° 1 (1979).

aurait tort de considérer le recueil comme une simple rhapsodie. Nous avons déjà évoqué les deux témoignages qui forment l'ouverture et le finale du livre et dans lesquels Jackson s'efforce de tirer les leçons des grandes expériences qui ont scandé sa vie : la découverte du paysage à travers le tourisme et la guerre, et la tentative d'enseigner cette drôle de discipline à l'intérieur de l'université. À eux seuls, ces deux essais très autobiographiques qui ouvrent et concluent la série, non seulement en font le plus personnel des livres de Jackson, mais attirent également l'attention sur sa composition très équilibrée et très symétrique, qui pivote autour de la pièce centrale constituée par « Le Paysage comme théâtre ». Tandis que les trois essais qui suivent immédiatement l'introduction européenne du recueil (« Plus proche que l'Éden », « Jardins à déchiffrer, jardins à contempler » et « La Découverte de la rue ») ont clairement leur centre de gravité dans l'Europe médiévale et renaissante, les trois qui précèdent sa conclusion américaine (« La Plantation sacrée en Amérique », « La Nécessité des ruines » et « La Domestication du garage ») sont tout aussi clairement situés de l'autre côté de l'Atlantique et de la révolution paysagère moderne. Nous pourrions poursuivre plus finement encore le repérage des symétries et des résonances thématiques qui règlent la composition du livre, et souligner par exemple la façon dont l'essai pénultième sur la domestication du *garage* constitue une reprise et une variation manifeste du thème du jardin domestique (*garten*) exposé dans le second. Mais nous ne souhaitons pas couper l'herbe sous le pied des lecteurs, qui découvriront bien mieux par eux-mêmes les joies de la réflexion contrapuntique à laquelle Jackson les invite.

La dernière chose sur laquelle il nous paraît utile d'attirer l'attention est le fait que tous ces essais portent moins sur des objets ou des composantes du paysage (le

jardin domestique, le jardin d'agrément, la rue, le bois sacré, le monument, le garage) que sur des passages, des transitions, des modulations, ou, comme on dit aujourd'hui, des mutations. D'où sans doute « la nécessité des ruines » et le fait que Jackson ait choisi de retenir le titre de cet essai particulier pour le donner à l'ensemble. Toute la réflexion de Jackson sur le paysage est une réflexion sur le temps. De la même façon qu'il analyse les dispositifs paysagers comme des machines à contrôler, ralentir ou accélérer le temps de la nature, il nous rend attentif à la façon dont le temps historique défait, détourne ou recycle ces mêmes dispositifs à l'intérieur de structures nouvelles où leur signification ancienne est à la fois retenue et oubliée.

« C'est ce que je veux dire lorsque je parle de la nécessité des ruines : ce sont les ruines qui engendrent l'étincelle, le désir de la restauration et du retour aux origines. Il doit y avoir (dans notre conception nouvelle de l'histoire) un intérim de mort et de rejet avant qu'il puisse s'agir de renouveau et de réforme. L'ordre ancien doit d'abord mourir afin qu'un paysage puisse renaître. »

Lire le paysage avec Jackson, c'est s'intéresser à cette manière qu'ont les dispositifs construits de retenir et de laisser filer ce temps hybride dont ils sont faits et qui les dissoudra à leur tour. En ce sens Jackson est assez proche du Kevin Lynch de *What Time is This Place ?* (1972) dont il aimait citer le passage suivant :

« En focalisant aujourd'hui nos angoisses historiques sur quelques endroits sacrés, où les constructions nouvelles sont prohibées, nous nous exposons à de nombreux dilemmes : les activités disparaissent un peu plus chaque jour, laissant derrière elles tout un cimetière d'artefacts ; la fréquentation touristique explose et rend impossible la conservation du site « tel quel » ; les constructions qui sont sauvegardées sont si étroitement définies dans le

temps qu'elles paraissent surtout bizarres ou désuètes. Le sens du passage du temps est plus important, plus émouvant et plus stimulant que la connaissance formelle d'un lointain passé. Il faut créer de nouvelles choses, et permettre à d'autres d'entrer dans l'oubli. ¹»

On aurait certes tort de se satisfaire de l'information dispensée par Jackson dans ses essais. La plupart des sujets très variés auxquels il s'est intéressé, et par exemple ceux qu'il aborde dans ce livre, ont fait et font toujours l'objet de thèses, de colloques et d'études monographiques qui auront nécessairement pour effet de compliquer et de corriger ces esquisses. Le génie de Jackson n'est pas dans l'exhaustivité, mais plutôt dans le raccourci, la juxtaposition, le rapprochement, voire dans le mélange des genres. En dépit de son goût pour le détail, le visiteur, aussi attentif, aussi informé et cultivé qu'il soit, n'est jamais vraiment un spécialiste. Son talent particulier est dans l'art d'ouvrir des accès, des parcours et des points de vue sur les objets qui composent notre monde et, à travers eux, sur l'étoffe spatio-temporelle qui les enveloppe. Ce qui frappe chez Jackson ce n'est pas l'omniscience, mais la disponibilité, la mobilité, et une grande aptitude à l'empathie pour les dispositifs qu'il analyse et pour les hommes et les femmes qui les produisent. Les nombreuses expériences qu'il aura traversées au cours d'une vie tout entière passée à déchiffrer les paysages, expliquent sans doute largement l'aisance avec laquelle il fait saillir les composantes de notre monde et se déplace aussi bien dans leurs rapports que dans leurs évolutions. Cette

1. Jackson cite ce passage tiré de *What Time is This Place?* dans « "Sterile" Restorations Cannot Replace a Sense of the Stream of Time », Letter to the editor, *Landscape Architecture*, mai 1976. Ce texte est repris par Helen Horowitz à la fin de son anthologie, *Landscape in Sight*, op. cit. pp. 366-368.

aisance, cette politesse intellectuelle, transparait bien dans la sobriété, le flux et l'aménité de sa prose¹. Nous espérons donc que la présente traduction lui fait assez justice. Et comme beaucoup de ces textes furent initialement traduits à l'intention de nos étudiants de l'Institut d'architecture de l'université de Genève et de l'École d'architecture de la ville et des territoires de Marne-la-Vallée, c'est à eux, et à leurs semblables, que nous nous permettons de dédier ce petit volume.

Sébastien Marot

1. « Jackson fuyait l'attirail académique des notes de bas de page, et abordait son sujet en authentique essayiste ; sa prose est un modèle de clarté et de concision, qui évite les références consensuelles – même s'il les avait probablement toutes lues – pour adopter la forme la plus appropriée au sujet qu'il souhaite traiter. » (Mac Treib, art. cit.). À vrai dire, et comme on le constatera ici, Jackson utilise les notes de bas de page, mais de façon irrégulière (certains textes en sont entièrement dépourvus, d'autres en sont plutôt bien équipés) et purement indicative, se contentant souvent de mentionner le titre du livre cité et sa date de publication, voire parfois le nom de l'auteur seul. Sauf dans ce dernier cas, nous avons suivi ici son usage, en précisant simplement les éditions des ouvrages cités, et parfois celles de leurs traductions françaises. Le lecteur ne trouvera donc pas d'indications de pages, sauf pour les références à des textes originaux français, ou lorsque nous avons utilisé une traduction française existante.